

## PAS CE GENRE D'HISTOIRE

Ca a commencé par une étincelle. Dehors, juste après le porche (on peut encore y aller, il suffit simplement de descendre la rue et de passer à gauche après la boîte un peu ringarde, pour arriver à cette sorte de grande porte en bois qui masque le début du jardin), le paysage était trempé jusqu'aux os par une pluie diluvienne qui n'était la bienvenue que par son heure d'arrivée : vodka -20 à la pendule bourrée.

Revenons à l'étincelle. L'étincelle venait du briquet. Le briquet venait de la poche d'un garçon en manque de quelque chose. L'étincelle s'est produite près de la cigarette tendue aux lèvres d'une fille, qui lève vers le garçon des yeux interrogateurs. Il y a dans l'air une fragrance inattendue, un parfum de sentiment prêt à bondir. Mais le sentiment ne sautera pas tout de suite dans le cœur : il faudra bien qu'il patiente derrière les beaux mots, les mots drôles, les mots que les autres invités de la fête étudiante (car il ne peut s'agir que d'une fête étudiante, non, avec cette vodka et cette cigarette) attendront de voir passer, soupireront à eux-mêmes dans leur propre solitude ou oublieront au fond de leur propre verre.

L'étincelle est là, le sentiment patiente.

Presque sous la pluie, l'attente du « merci » de la fille a quelque chose d'un peu mystique. Le temps aide. La pluie se mêle au brouillard du soir, aux fumées des voitures. C'est une petite vallée presque campagnarde (un « trou paumé » pour certains, un « petit coin de paradis » pour les autres) près de montagnes aux neiges qui fondent puisque l'éternité n'est plus de ce monde (le réchauffement, le climat, ça se comprend). Déjà, comme ce « merci », l'énergie se fait attendre, mais il semble qu'elle se soit déjà épuisée au creux des danses ; alors on fait comme si, on oublie, on ne dit pas. « On n'est pas fatigués ! » et la valse reprend, battante, tambour, sans discontinuer au milieu des hésitations, des trébuchements et des vomis un peu plus loin, dans le trou des toilettes qu'on ne discerne pas. Devant le mal du siècle, quelques regards détournent l'attention tandis que de très rares (des élus, des saints, des bons samaritains) viennent supporter la bouche pleureuse, les lèvres morcelées, tenir les cheveux qui s'écoulaient pendant que l'autre vide sa bile.

La cigarette. Le bras tendu. Le regard de la fille qui se pose sur celui du garçon. L'attente.

L'instant magique.

On sait qu'il va peut-être se passer quelque chose. Dans la nuit, on respire une partie du destin. Cette fille, ce garçon, ça sera peut-être notre femme ou notre mari. On s'imagine (on s'est sans doute imaginés) plusieurs scènes qu'on oublie déjà (qu'on veut oublier), des histoires remplies de clichés absorbés inconsciemment par la faute des vieilles séries américaines, des tables de bois et des bouts de verre blancs gavés par le soleil, le nacré d'une robe et un sourire éclatant, les dents blanches des pubs de dentifrice, les matins et les soirs silencieux, brosse en bouche, lavabo, et cracher et ne plus

trouver l'autre glamour ; tout cela, le temps d'une étincelle, on l'a imaginé.

Ou peut-être plus. Peut-être depuis plus longtemps encore. On ne se l'avoue pas, mais déjà, à l'heure de la rentrée, à l'heure où on a grimpé pour la première fois cette pente qui nous a paru interminable, cette pente de l'université ; déjà, dès le premier jour, ce visage nous a frappé, ou peut-être davantage ces cheveux qui s'étendaient tout le long du cou, ou coupés très court au niveau des oreilles, peut-être encore plus court ; et on a plus été frappé par cette coupe singulière que par les rochers écartelés par la lumière, qu'on a eu tout le temps de voir pendant qu'on montait. On s'est un peu détourné, un peu absorbé, un peu dérangé, mais toujours, même si la bonne volonté y était, il y avait on-ne-sait-quoi d'étrange avec cette fille-là, avec ce garçon-là, quelque maléfice que le temps, qui savait y faire, avait glissé l'air de rien dans un café, durant la première pause qui nous a permis de lui parler.

Et maintenant, cette soirée. Toujours à attendre quelque chose de cette bouche qui s'entrouvre, de ces lèvres refermées sur la cigarette. Bien entendu qu'on a rêvé de ces lèvres-là, bien entendu qu'on les a fait tourner autour de nos doigts, et nos doigts autour d'autres lèvres plus désirables encore. Bien entendu que l'histoire a continué à tourner, à se tourner, elle aussi, comme un film, précisément comme un film puisqu'elle aussi, comme tout ce qui nous a frappé au moment de tendre le briquet, ou de le recevoir, on a tourné dans notre tête le premier film de notre amour, la première version du scénario parfait, et on sait bien qu'après ce soir, on devra tout remonter ; les pellicules seront inutiles, biaisées, obsolètes, et on rechargera les batteries en songeant à la meilleure manière de raconter cette histoire.

On sait exactement comment c'est arrivé là. On sait exactement comment chacune de nos décisions nous a menés à cette cigarette-là. On sait pourquoi on a pris un briquet sur nous alors qu'on sait très bien que l'on ne fume pas. On ne se voile pas la face. On le lui révélera plus tard (maintenant n'est pas le moment), plus tard dans un lit, plus tard sur un canapé, plus tard au cinéma. On le sait, tout ça. Ce « tout ça », en fait, n'est que la conséquence de nos envies, et surtout de ce manque qui nous a déjà fait pleurer (sans qu'on se l'avoue, ou qu'on l'avoue aux autres) sur notre oreiller blanc.

On sait peut-être où ça va mener. On est pas sûrs. C'est ça, aussi, l'excitant ; ne pas savoir, ne pas revivre, ne pas retraverser le courant avec la même personne, sur le même bateau, avec les mêmes erreurs. Non, cette fois-ci, ça sera encore différent. Pour combien de temps, encore, ce sera différent ? Pour combien de temps encore pourra-t-on tendre une cigarette, confier son briquet, pendant combien de temps encore ? Pendant combien de temps encore ?

Penché à la fenêtre, nous écoutant parler, le temps qui sait y faire sourit sans trop y croire.

Et nous, je crois qu'on prie pour pas ce genre d'histoire.